

Frédéric Somon

Quand la Dombes tue

Thriller

M+ ÉDITIONS
5, place Puvis de Chavannes
69006 Lyon
mpluseditions.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© M+ éditions
Composition Marc DUTEIL
ISBN 978-2-490591-68-8

PROLOGUE

Prisonnière d'un tombeau dont elle avait si souvent exploré les moindres recoins, elle fut brusquement réveillée. Était-ce une déflagration ou l'une de ces régulières hallucinations qui venait la hanter pour l'entraîner encore plus profondément dans la schizophrénie ? Habitée aux terreurs nocturnes qui perturbaient presque toutes ses nuits, instinctivement elle comprit qu'il se passait quelque chose d'anormal dans la maison.

Seule, prisonnière des odeurs nauséabondes d'humidité, de moisissures, de terre battue, d'excréments et d'urines stagnantes, elle puisa désespérément dans ses dernières forces pour calmer les violents spasmes qui secouaient son corps meurtri par des années de privations. Au-dessus d'elle, un monde oublié, l'inconnu, avec cette zone d'ombre si redoutée mais peut-être porteuse du seul espoir qui la nourrissait encore : la délivrance.

Soudain, des hurlements suivis d'un coup de feu puissant, assourdissant, terrifiant. Quelque chose, peut-être un corps, chuta lourdement sous des rires démentiels. Figée par la peur, elle avait attendu. Longtemps. Très longtemps. Elle avait écouté les bruits de ceux d'en-haut, tremblant lorsqu'ils approchaient, mais personne n'était venu ouvrir la porte de la cave. D'ailleurs, qui s'inquiéterait d'une gamine, disparue sept ans auparavant, dont elle-même avait oublié la vie passée. Enchaînée depuis le

jour où elle avait tenté de s'enfuir, elle n'avait comme unique compagnon que le silence mortel qui, s'infiltrant par les moindres interstices du plancher pourri, l'enveloppait dans un linceul de solitude. Alors, elle priait. Souvent. Offrant son âme à la Grande Faucheuse en espérant ce monde meilleur, la béatitude d'une vie éternelle où tout ne serait qu'amour !

– Pourquoi n'as-tu pas crié ? lui murmura la petite voix. Tu aurais pu appeler ou hurler ! Tu sais tellement bien le faire ! Tu aurais pu dire que tu étais là, prisonnière dans la cave ! On dirait que ça te plaît d'être là ... Ma parole, je crois que tu as peur de sortir et que tu préfères te terrer comme un sale rat.

Juliette n'en pouvait plus de cette voix ironique et moqueuse qui depuis des années la harcelait et qu'elle était seule à entendre.

Sept ans plus tôt.

Première partie

I

Vendredi 27 décembre 2009

À quelques jours de la nouvelle année, les lyonnais se remettaient lentement des agapes pantagruéliques du réveillon de Noël, en se réveillant ce matin sous l'épais manteau blanc qui, silencieusement, avait recouvert la ville. Tandis que l'arrivée inopinée de l'hiver les plongeait dans une torpeur de paresse, ci et là, des rires joyeux d'enfants égayaient les parcs et les jardins. Bravant le froid glacial de cette fin d'année, des bandes de gosses de tous âges, les joues rougies par le vent pénétrant de l'hiver, s'affrontaient dans d'interminables batailles de boules de neige ou construisaient, plus ou moins adroitement, d'immenses bonhommes de neige.

Sur la presqu'île, dans le deuxième arrondissement, cent quarante-quatre chalets du marché de Noël s'étaient installés sur la place *Carnot*, à deux pas de la gare de *Lyon-Perrache*, revêtant pour la circonstance une immaculée houppelande leur conférant une certaine magie que nombre de badauds, lyonnais ou touristes, appréciaient particulièrement. En soirée, ils étaient nombreux à se presser autour des minuscules cabanons de bois, illuminés et richement décorés pour admirer, goûter ou acheter les produits du terroir, découvrir l'artisanat local, les bijoux ou les multiples babioles « *made in China* », forcément indispensables mais

parfaitement inutiles et d'une grande futilité. Au milieu des rires et des cris des gones qui, un peu en retrait, évoluaient gaiement sur la glace artificielle d'une patinoire éphémère, flottaient dans l'air de délicieuses senteurs de vin chaud, de cannelle, de gaufres et de barbes à papa qui se mélangeaient avec gourmandise aux effluves plus marqués de la charcuterie et des fromages régionaux. L'esprit de Noël était là, partout sur les visages et dans les yeux brillants d'émerveillement où se reflétaient les mille lumières et scintillements des lumignons.

Soudain, une explosion. Violente, assourdissante. Elle fit trembler le sol et exploser en mille débris assassins vitrines et fenêtres, et déclencher les alarmes des voitures dans une cacophonie discordante. Instantanément, une peur panique instinctive et irraisonnée s'empara de la place *Carnot* et des rues adjacentes. Alors que certains se jetaient au sol à la recherche désespérée d'un abri, d'autres s'éparpillaient, comme une volée d'étourneaux, hurlant des incantations et autres supplications qui se perdaient dans la froidure de la nuit. Des mêmes apeurés et tétanisés par la forte détonation braillaient, cherchant la protection dans les bras de leurs parents.

Déjà, dans le lointain, les premières sirènes hurlantes des véhicules de secours déchiraient la nuit. Ils s'étaient rapprochés à très vive allure, tentant de se frayer un passage à grands coups de klaxon et d'invectives, au milieu d'une foule en panique qui fuyait ce bout de terre ensanglanté, entre Rhône et Saône.

Partout les mêmes images de désolation : des terrasses de bistrots désertées, des tables et des chaises renversées, des verres de vin chaud et des tasses de chocolat encore fumant jonchaient le sol pendant que le magma humain, telle la lave d'un volcan en éruption, n'avait qu'une seule et unique urgence : s'éloigner au plus vite de la gare de Lyon-Perrache.

Si quelques-uns avaient trouvé refuge dans les halls d'immeubles ou dans les commerces qui n'avaient pas encore

baissé leur rideau métallique, d'autres, comme dénués de raison, se bousculaient, s'insultaient et parfois se piétinaient sans retenue. Malheur à ceux qui étaient au sol ! Malheur aux vieilles personnes et aux enfants perdus ! Ce soir-là, c'était chacun pour sa peau et personne n'entendait, ne voulait entendre et obéir aux injonctions des policiers qui, désespérément à grands coups de sifflets et de moulinets de bras, tentaient d'enrayer et de canaliser ce violent et très désordonné mouvement de foule. L'explosion perçue jusqu'aux confins des faubourgs de la ville ne laissait aucun doute aux habitants. C'était bien un attentat qui avait frappé le quartier de Perrache, à la pointe de la presqu'île. Ainsi, après avoir endeuillé le Moyen-Orient, c'était Lyon, capitale de la gastronomie et deuxième destination touristique, qui était durement meurtrie dans son cœur de ville, à deux pas du « *Carré d'Or* », là où les grandes marques de luxe tenaient boutique.

Les extracteurs de fumée des sous-sols de la gare SNCF de *Lyon-Perrache* peinaient à évacuer l'épaisse fumée toxique et noirâtre qui interdisait momentanément toute tentative d'intervention des services de secours. Au troisième niveau, des fragments de tôle et de verre de la voiture piégée, mêlés aux éléments métalliques de la bombe, avaient été violemment projetés sur des véhicules en stationnement et sur des voyageurs et des touristes, nombreux à cette heure de grand transit. Un groupe de six japonais, littéralement soulevé de terre par le souffle de l'explosion, avait été projeté sur des automobiles garées à proximité. Un adolescent en scooter, le visage ensanglanté par de nombreux débris de tôle et de verre ayant lacéré profondément son visage, gisait, inerte, à quelques mètres de la voiture du poseur de bombe. Bien que portant son casque, il ne donnait plus aucun signe de vie. Et puis cette multitude d'hommes, de femmes et d'enfants, couchés, assis, agenouillés, qui se regardaient, hébétés et encore surpris d'être en vie. Ils époussetaient leurs vêtements sans réellement comprendre ce qui venait de se produire. Vivants

au milieu de ceux qui ne se relèveraient plus, ils erraient dans le parking plongé dans l'obscurité, cherchant les sorties de secours.

L'incendie s'était propagé par effet domino et avait pris une ampleur considérablement démultipliée par le confinement des lieux, engendrant de nombreux dégâts collatéraux. L'inquiétude se lisait sur les visages des professionnels du feu qui, physiquement et mentalement, se préparaient à affronter une fournaise évaluée à quelques six cents degrés. Déjà, sous l'effet des flammes et de la forte chaleur, les premières explosions d'airbags et de pneumatiques résonnaient sourdement dans les parkings souterrains de la gare. C'était une véritable scène de guerre qui s'offrait aux urgentistes, les obligeant à prodiguer, dans des positions d'inconfort absolu, les premiers gestes d'urgence et les premiers diagnostics. Sidérés, hébétés et tétanisés par la violence et la soudaineté de l'attentat, les blessés voyaient grossir le funeste alignement de draps blancs de tous ceux dont la vie s'était brutalement arrêtée. Le blast, cumulé à l'onde de choc fortement amplifiée dans les sous-sols de la gare, avait causé de terribles blessures : tympan perforés, bouts de tôle, clous, boulons ou fragments de verre enfoncés dans les chairs, brûlures ou traumatismes crâniens. Et dans cette multitude, il y avait les invisibles, des silencieux déjà indifférents devant l'innommable cruauté de l'homme, qui nécessiteraient de longues séances de thérapies cognitivo-comportementales pour réapprendre à gérer l'anxiété et le stress.

Après quatre heures d'intenses efforts, les incendies qui s'étaient propagés sur plusieurs niveaux avaient été enfin circonscrits. Tels des explorateurs, encapuchonnés, gantés et revêtus de leurs combinaisons blanches, les experts de la police technique et scientifique s'affairaient avec mille précautions à la recherche des moindres indices, prélevant les plus infimes fragments dans l'épave encore fumante du véhicule piégé et sur le cadavre déchiqueté du terroriste toujours attaché sur son siège par la ceinture de sécurité.